



*L'École des filles*  
*ou*  
*La Philosophie des dames*

ANONYME

*L'École des filles  
ou  
La Philosophie des dames*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2012

## PREMIER DIALOGUE

*L'École des filles, ou La Philosophie des dames* a été imprimée pour la première fois en 1655, chez Louis Piot à Paris.

Le présent ouvrage rassemble les deux dialogues parus en volumes séparés aux éditions Allia, en 1997.

© Imagebroker / Leemage, pour la photographie de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 1997, 2012.

## ÉPÎTRE INVITATOIRE AUX FILLES

BELLES et curieuses damoiselles, voici l'École de votre sagesse, et le recueil des principales choses que vous devez savoir pour contenter vos maris quand vous en aurez ; c'est le secret infailible pour vous faire aimer des hommes quand vous ne seriez pas belles, et le moyen aisé de couler en douceurs et en plaisirs tout le temps de votre jeunesse.

C'est une faible raison, mesdames, que celle de vos mères, pour vous défendre de savoir les choses qui doivent servir un jour, de dire qu'elles ont peur que vous en usiez inconsidérément, et il vaudrait mieux, à mon avis, qu'elles vous en donnassent une pleine licence, afin qu'en choisissant vous-mêmes ce qui est bon, elles fissent éclater davantage par ce choix votre honnêteté.

Aussi je veux croire, mes belles, qu'en cette École vous prendrez seulement les choses qui vous sont propres, et que celles d'entre vous qui auront envie d'être mariées auparavant n'useront point de ces préceptes que quand il en sera temps, là où les autres qui auront plus de hâte et qui prendront des amis par avance pour en essayer, le feront avec tant d'adresse et de retenue devant le monde, qu'elles ne témoigneront rien qui puisse choquer tant soit peu la bienséance et l'honnêteté. C'est une belle chose que l'honneur, dont il faut qu'une fille soit jalouse comme de sa propre vie ; elle ne doit non plus être sans cet ornement que sans robe, et certainement elle n'a pas d'honneur et l'esprit du monde quand elle n'a pas l'industrie et l'adresse de cacher ce qu'il ne faut pas qu'on sache.

Je vous invite donc, mes belles, à lire soigneusement ces préceptes et à bien étudier les enseignements que Susanne

donne à Fanchon ; ils sont d'autant plus exquis et considérables qu'ils partent d'une plume tout à fait spirituelle, et d'un homme de ce temps qui a été aussi recommandable à la cour par son bel esprit que par sa naissance. Toute la grâce qu'il vous demande pour les instructions gratuites qu'il vous donne, et toutes les prières qu'il vous fait, c'est d'en faire le récit à vos compagnes, et si vous n'en avez point le temps, de les envoyer à l'École.

SUSANNE. – Bonjour, Fanchon.

FANCHON. – Ha ! bonjour, ma cousine, et soyez la bienvenue. Mon Dieu ! que je suis ravie de vous voir ! et quel bon vent vous amène donc ici à cette heure que ma mère n'y est pas ?

SUSANNE. – Rien du tout que pour te voir, m'amie, et causer un petit avec toi, car il m'ennuyait, je t'assure, et il y avait trop longtemps que je ne t'avais point vue.

FANCHON. – Que vous ne m'aviez point vue ? Vraiment je vous suis bien obligée de tant de peine. Et ne vous plaît-il donc pas de vous asseoir ? Vous voyez, il n'y a ici personne que moi, avec notre servante.

SUSANNE. – Pauvre fille, que fais-tu là ? Tu travailles.

FANCHON. – Oui.

SUSANNE. – Hélas ! je pense que c'est là ta plus grande affaire, car tu ne sors presque point de la maison, et les femmes te peuvent bien venir voir à ta chambre si elles veulent, car pour les hommes, c'est comme un couvent de religieuses, et il n'y en entre non plus que s'il n'en était point au monde.

FANCHON. – Hélas ! je vous laisse dire, ma cousine. Mais aussi, que ferais-je des hommes, à votre avis,

s'il n'y en a point qui pense à moi ? Et puis ma mère dit que je ne suis pas encore assez bonne à marier.

SUSANNE. – Pas bonne à marier ! une fille de seize ans, grande et grasse comme tu es ! Voilà bien débuté pour une mère qui devrait songer à ton plaisir autant comme elle a fait au sien. Et où est l'amour et charité des pères et mères envers leurs enfants ? Mais ce n'est point encore cela que je te voulais dire, car, dis-moi, au pis-aller, es-tu simple de croire qu'on ne puisse avoir compagnie d'homme sans être mariée ?

FANCHON. – Nenni vraiment, vous ne me dites rien de nouveau, et ne savez-vous pas aussi qu'il en vient ici assez souvent.

SUSANNE. – Qui sont-ils donc, ces hommes-là ? car je n'en vois point.

FANCHON. – Qui ils sont ? ah ! il y a premièrement mes deux oncles, mon parrain, monsieur de Beaumont, mon cousin de la Mothe, et tant d'autres.

SUSANNE. – Holà ! c'est bien de ceux-là que j'entends ! ce sont des parents, ceux-là, mais je dis des étrangers, moi.

FANCHON. – Eh bien ! des étrangers, n'y a-t-il point du Verger, du Moulin, monsieur de Lorme et le jeune monsieur Robinet, que je devais nommer le premier, car il y vient assez souvent, lui, et me dit assez de fois qu'il m'aime et bien d'autres choses où je ne comprends rien. Mais à quoi me sert cela ? je n'ai pas plus de plaisir avec ces

hommes-là qu'avec ma mère et ma tante qui me font rire quelquefois, et j'aime mieux qu'il n'en vienne point du tout, que de voir ces simagrées qu'ils font ; car quand je parle à eux, ils sont toujours avec plus de cérémonie et me regardent avec des yeux comme s'ils avaient envie de me manger, et au bout du compte ne me disent point un mot qui vaille ; et quand ils s'en retournent, à leur dire, ils sont aussi peu contents comme quand ils étaient venus, et voilà bien de quoi me contenter ; pour moi je suis lasse de tant de façons.

SUSANNE. – Mais ne te disent-ils pas quelquefois que tu es belle, et ne te veulent-ils pas baiser ou toucher en quelque endroit ?

FANCHON. – Ho ! oui bien pour cela, ma cousine ; mais Dieu ! qui est-ce qui vous l'a donc dit ? Je pense que vous devinez ou que vous étiez derrière eux quand ils me parlaient, car je vous assure que c'est la plus grande partie de ce qu'ils me content, de dire que je suis belle, et quelquefois ils approchent leur bouche de la mienne pour me baiser et me veulent mettre les mains sur les tétons ; ils disent bien qu'ils prennent plaisir à toucher cela, mais pour moi je dis que je n'y en prends pas.

SUSANNE. – Et les laisses-tu faire quand ils veulent faire ces actions-là ?

FANCHON. – Vraiment Nenni, car ma mère m'a dit que ce n'était pas bien fait de souffrir ces choses-là.

SUSANNE. – Hé ! que tu es innocente quand je t'écoute parler, et que tu es encore ignorante en tout ce que tu dis.

FANCHON. – Et qu'est-ce donc à dire cela, ma cousine ? et y a-t-il quelque chose à savoir que je ne sache point ?

SUSANNE. – Il y a tout, et tu ne sais rien.

FANCHON. – Dites-le-moi donc, de grâce, afin que je l'apprenne.

SUSANNE. – Voilà ce que c'est d'écouter toujours une mère et prêter jamais l'oreille aux paroles des hommes.

FANCHON. – Et qu'est-ce que les hommes nous apprennent tant, ceux-là qu'on dit être si méchants.

SUSANNE. – Hélas ! je le sais depuis peu, ce qu'ils nous apprennent, à mon grand plaisir. Ils ne sont pas si méchants que tu penses, mon enfant, mais tu es aussi éloignée de le savoir qu'un aveugle de voir clair, et tant que tu seras privée de leur compagnie et de leurs conseils, tu seras toujours dans une stupidité et ignorance qui ne te donnera jamais aucun plaisir au monde. Car, dis-moi, en l'état où tu es, comme une fille qui est toujours avec sa mère, quel plaisir as-tu que tu me puisses dire ?

FANCHON. – Quel plaisir ? j'en ai plusieurs, ma cousine. Je mange quand j'ai faim, je bois quand j'ai soif, je dors quand j'ai sommeil, je ris, je chante, je danse, je saute, je vais me promener quelquefois aux champs avec ma mère.

SUSANNE. – Tout cela est bel et bon, mais tout le monde n'en fait-il pas de même ?

FANCHON. – Et comment donc, ma cousine, y a-t-il quelque sorte de plaisir que tout le monde n'a pas ?

SUSANNE. – Vraiment oui, puisqu'il y en a un que tu n'as pas, lequel vaut mieux que tous les autres ensemble, tout ainsi que le vin vaut mieux que l'eau de la rivière.

FANCHON. – Je demeure maintenant d'accord que je ne sais pas tout, ma cousine, et ne sais non plus quel est ce plaisir dont vous me parlez, si vous ne me le montrez autrement.

SUSANNE. – Mais est-il possible que ces hommes à qui tu parles si souvent, et particulièrement monsieur Robinet, ne t'en aient rien dit ?

FANCHON. – Non, je vous assure, ma cousine ; si c'est quelque chose de bon, ils n'ont pas eu la charité de me le dire.

SUSANNE. – Comment, si c'est quelque chose de bon ! C'est la meilleure chose du monde. Mais ce qui m'étonne plus que le reste, c'est que monsieur Robinet ne t'en ait rien dit, lui qui t'a toujours montré plus d'affection que les autres ; il faut que tu lui aies rendu quelque déplaisir.

FANCHON. – Hélas ! au contraire, ma cousine ; il le sait bien, et quand il soupire et se plaint auprès de moi, bien loin que ce soit moi qui lui cause ce mal, je lui demande toujours ce qu'il a et lui proteste de bon cœur que je voudrais pouvoir quelque chose pour son soulagement.